

En rentrant à l'hôtel je rencontrai Wilhelm. Il m'arrêta en me frappant sur l'épaule.

— Si vous m'en croyez, me dit-il, vous partirez dès ce matin.

— Et pourquoi ?

— Vous avez été vu cette nuit à l'amphithéâtre et moi aussi ! Moi, je retourne à Vienne. Si vous êtes encore à Venise dans un mois, je vous y verrai... mais surtout partez dès ce matin, à tout prix, et pas un mot sur votre expédition nocturne.

On parlait autour de nous d'une conspiration découverte ; je pensai que c'était le sujet de la scène dont j'avais été témoin, je remerciai l'étranger de m'avoir donné le mot d'ordre, et nous allâmes ensemble retenir nos places, lui pour Vienne, et je remarquai qu'il en arrêta deux ; moi pour Venise, et un quart d'heure après j'étais en route.

Il y avait à peine quinze jours que j'étais à Venise, et que je ne songeais plus à Wilhelm ni au capitaine que je regardais comme deux bons conspirateurs, et rien de plus ; ni même à Elizabeth Giannerhausen, dont le service funèbre me revenait cependant fréquemment à l'esprit et réveillait en moi des doutes et des suppositions de toute nature. Un soir, comme je me promenais sur l'eau, ma gondole fut abordée devant l'église Sancti-Giovanni-Paolo par une autre gondole où était assis, tout seul aussi, un homme pâle et enveloppé d'un large manteau noir.

— Buono passegio, signore ! me dit l'inconnu en italien.

Cette figure pâle, cette voix sonore et basse, c'étaient celles de Wilhelm !

— Sono di parola, signore, ajouta-t-il.

— Certes, lui répondis-je en Français, car je sais mieux cette langue que l'italien, vous avez fait plus.

— Oui, reprit-il, aussi en français, je n'avais plus rien à faire à Vienne... voulez-vous accepter une place dans ma gondole ? nous nous promènerons ensemble... je vous ai rendu un service plus grand que vous ne pensez, et vous ne serez pas fâché de savoir à qui vous devez de la reconnaissance ?

J'acceptai avec empressement, et, après avoir payé mon gondolier, je m'assis, non sans émotion, près de l'étranger.

— N'est-ce pas, reprit-il, que je suis bien pâle, bien maigre ?

— C'est vrai ; mais vous ne l'étiez pas moins la première fois que je vous vis.

— Peut-être... la cause existait déjà et me séchait au dedans ; mais il y avait alors une autre cause qui me soutenait. Maintenant, je ne l'ai plus, et je voyage pour mourir plus doucement. Je suis riche, je ne suis point marié, je puis faire de ma vie ce que je veux... Tenez, j'ai le projet de m'endormir quelque nuit sombre avec de l'opium, de me coucher tout seul dans une gondole derrière quelque lagune écartée, de faire une voie d'eau et de me laisser ensevelir dans l'eau durant mon sommeil de riantes visions... ce serait une belle mort, n'est-ce pas ?

— Je vous demande pardon, monsieur, mais cela ne m'apprend pas à qui je dois... la vie peut-être !

— La vie ! vous dites bien, c'est la vie que vous me devez.

Il ajouta à voix basse :

— Je ne voulais que celle du capitaine Balti, il me la devait, et il a payé !

— Mais, qui donc êtes-vous ? m'écriai-je.

— Je vais vous le dire, reprit-il, en me serrant le bras, je vais vous le dire ; mais silence !

— Hé bien ?

— Wilhelm Stafenhaller, ci-devant espion autrichien, aujourd'hui simple voyageur comme vous.

— J'aurais dû le deviner.

— Oui ; mais ce que vous n'auriez pu deviner, c'est le motif qui m'a fait descendre et m'avilir, moi, riche et noble ; entendez-vous bien ! au rôle d'espion, et d'espion au service d'un gouvernement que je hais. Écoutez-moi donc quelques instants, et vous saurez tout.

Vous vous souvenez d'un service funèbre chanté de nuit à Saint-Charles de Milan ?

— Oui.

— Vous demandâtes à un prêtre le nom de la